

JOURNAL DE BORD



- Comment prendre congé?
- Roger
- Avril 1989
- Avril 1988

Paraît deux fois par an
Tirage : 4 000 exemplaires

Association
pour le Bateau Genève
Rue du Simplon 5-7
1207 Genève
T 022 786 43 45
F 022 786 43 40
T Bateau 022 736 07 75
www.bateaugeneve.ch
CCP 12-11482-9

Ont collaboré à la rédaction
de ce numéro :

L'équipe de rédaction
Jean-Pierre Baillif
Anne-Marie Bossy Cornford

La mise en page est de :
Christine El Kohler
Patrick Tondeux

Notre imprimeur est :
Imprimerie du Moléson

JEAN-PIERRE BAILLIF
10 OCTOBRE 2007

(AQUARELLE PATRICK TONDEUX)



Ce numéro est entièrement consacré à notre collaborateur Jean-Pierre Baillif qui va quitter le Bateau à fin octobre, après près de 30 ans de participation à l'aventure du Bateau, pour, selon la formule consacrée, une retraite bien méritée. Notre présidente, Anne-Marie Bossy, lui rend hommage en rappelant son parcours et son engagement au sein de l'association. Il nous a paru équitable et intéressant de donner ensuite carte blanche au récipiendaire pour la rédaction du dernier journal auquel il va participer, lui qui en a été la cheville ouvrière durant de nombreuses années. Il prend congé du Bateau et de toutes celles et ceux qui en sont proches, en évoquant ce qui a le plus compté pour lui durant son long compagnonnage avec le Bateau Genève. Nous lui souhaitons « bon vent » pour sa nouvelle croisière vers les paisibles (espérons-le) rivages de la retraite.

La rédaction

AU Cher Jean-Pierre,

Le temps a passé sous l'eau du Bateau Genève.

Nous étions jeunes et pleins d'enthousiasme. Fascinés par ce Bateau si beau, tellement original, grand comme un vrai navire dont les Passagers étaient cabossés par la vie comme lui-même l'avait été avant son rachat par les deux pasteurs Alain Barde et Jean-Gabriel Favre. Il avait été rénové par des personnes toxicomanes. Tu faisais partie de la première équipe des travailleurs sociaux. Puis tu as pris une autre route.

En 1987, je suis devenu membre du comité du Bateau et celui-ci t'a réengagé quand Jean-Gab est parti et c'est comme cela que nous avons cheminé ensemble, et avec d'autres, pendant toutes ces années.

Avec ta pipe, que tu viens de quitter pour raison de santé, ta barbe, ta carrure de sportif, tes pulls à mailles anglaises, tu es devenu l'occupant des petit-déj, une fois par semaine. De ce fait, tu restes au courant de ce qui s'y passe, des difficultés rencontrées, des solutions trouvées, du renouvellement des populations et des problématiques nouvelles qui surgissent. Ton avis est précieux, car c'est avec ton expérience que tu t'exprimes et elle est toujours pertinente, même si parfois nous ne sommes pas d'accord.

Pour travailler au bureau, souvent seul, tu as développé une bonne dose d'autonomie et d'initiative. Tu dois sup-

porter l'imprévu et tes collègues; leur rappeler ce qu'ils avaient promis de donner (comme leurs comptes, par exemple), de te souvenir des demandes des membres du comité, des comptes à rendre à date fixe, etc. etc. Un travail parfois ingrat accompli avec dévouement et conscience.

Évidemment, il y a parfois tes coups de gueule qui me laissent pantoise, mais ne me démontent pas. Je les prends comme un des traits de ton vigoureux caractère.

Je veux aussi parler de ton talent d'écriture, de la poésie que tu apposes dans tes textes, de ton côté chanteur-rêveur qui fait des merveilles. Que serait le Journal de Bord sans ta prose? Et le rapport d'activité? Et les lettres de remerciements? Et j'en passe. J'espère que tu vas continuer à écrire pour le plus grand plaisir de ceux qui te liront.

Aujourd'hui tu quittes le Genève, toi, sa mémoire, son fil conducteur, son phare. Nous devons nous habituer à ton absence, à ne plus chercher ta silhouette et ta barbe, à ne plus entendre le son de ta voix au téléphone. Mais heureusement, tu t'en vas en bonne santé et je me réjouis des nouvelles aventures qui t'attendent sur la terre ferme.

Pour plagier Brassens dans « les copains d'abord », je t'assure que jamais ta présence ne s'effacera du Bateau Genève.

Anne-Marie Bossy Cornford
Présidente de l'association

Comment prendre congé?

Comment prendre congé après presque trente ans de compagnonnage? C'est à la fois très simple et très compliqué. Simple parce que je pars avec le sentiment du devoir accompli et l'assurance que le Bateau continuera son aventure car il est en de bonnes mains. Compliqué car il n'est pas possible de trouver les mots justes pour exprimer tout ce que je ressens. Une bonne façon est peut-être d'évoquer ce qu'a été, ce qu'est encore pour moi le Bateau « Genève », de manière succincte toutefois car il me faudrait des pages et des pages pour écrire une véritable feuille de route.

Le Bateau restera la grande histoire de ma vie professionnelle. Il est ancré pour toujours au lac de mon cœur car il s'agit bien là, au-delà d'un travail passionnant, d'une histoire d'amour. J'aime le « Genève » comme on aime quelqu'un dont on a pris soin, dont on a craint la perte, avec qui on a vécu des moments forts, tendres, drôles ou douloureux. Un compagnon de route, de vie, à qui l'on a beaucoup donné et dont on a beaucoup reçu. J'aime le « Genève » car il est fait des milliers d'histoires portées par les passagers qui sont montés à son bord, des milliers de coups de marteau, de pinceau, de scie qui lui ont été donnés pour le maintenir en vie par des êtres souvent encore plus abimés, plus usés que lui. Condamné en 1973, pour insuffisance de performance et excès de coût, il porte encore fièrement aujourd'hui ses 111 ans au cœur de la rade. Nous l'avons souvent dit, mais je ne le répèterai jamais assez, tant le symbole est fort: cet exclu pour des raisons économiques a été sauvé par d'autres exclus. Je suis fier d'avoir contribué à ce sauvetage et au maintien de ce bâtiment unique en son genre, havre pour les naufragés de la vie. J'aime le « Genève » car, placé en plein centre touristique d'une des villes les plus riches du monde, face aux hôtels de luxe du quai du Mont-Blanc, il n'est pas réservé aux hôtes fortunés de notre ville, mais bien aux plus déshérités des gens du cru ou de passage. C'est l'honneur de cette ville que d'ouvrir les ponts du Bateau qui porte son nom d'abord à des passagers incertains, fragiles, démunis.

C'est aussi sur le Bateau que j'ai reçu la plus grande leçon de ma carrière professionnelle. Je suis arrivé sur le Bateau en 1978, avec trois autres travailleurs sociaux, à l'appel de Jean-Gabriel Favre, l'initiateur du projet, qui recherchait des soutiens pour le mener. Nous participions à des réunions avec les passagers de l'époque, convaincus de notre bonne volonté à vouloir aider ces pauvres marginaux. Jusqu'au jour où ces mêmes passagers nous ont demandé de partir parce que nous servions à rien, que nous n'étions que des touristes de l'aide sociale! Imaginez le choc pour le récent assistant social que j'étais à l'époque: ceux que je voulais aider du haut de mon savoir tout neuf me congédiaient, ils n'avaient pas besoin de moi... Ils m'ont donné là une leçon de modestie et de respect qui m'a marqué à jamais. J'ai compris que la volonté d'aider peut cacher un besoin de pouvoir, une forme de mépris de l'aidé, alors que c'est dans le partage d'homme à homme que chacun trouve sa dignité. J'ai pu revenir, à petits pas, dans le projet du Bateau parce que j'y avais une utilité: j'en tenais déjà les comptes. Petit à petit, avec les passagers, nous avons appris à nous connaître puis à nous apprécier. Nous avons mené ensemble le projet du Bateau durant

quelques années, pour moi les plus belles, les plus intenses que j'y ai vécu.

Des vagues de passagers

En trente ans, le monde a changé, la société tant globale que locale a évolué et, donc, les « marginaux » qui fréquentent le Bateau ne sont plus les mêmes aujourd'hui qu'à l'origine du projet, si ce n'est qu'ils ont toujours été des êtres qui n'ont pu suivre le train de la prospérité, qui sont restés à quai, ce quai d'où ils peuvent au moins monter sur le Bateau pour y trouver un peu de réconfort.

Les premiers passagers étaient encore issus de mai 68, du flower power, de l'envie de changer le monde ou, en tout cas, de trouver sa voie en dehors d'un monde matérialiste. Ils rêvaient d'une vie meilleure, ce qui consistait parfois à rêver sa vie, d'où le recours aux drogues qui ont fini par détruire certains d'entre eux. Jean-Gabriel Favre avait créé le Bateau pour espérer, qu'en vivant une aventure forte et différente, ils puissent lâcher leur seringue. De 1978 à 1985 environ, ils ont vécu et travaillé sur le Bateau en s'investissant prioritairement dans le sauvetage du bâtiment. Certains se sont « rangés » ou ont trouvé des niches personnelles pour continuer à vivre leur marginalité, d'autres ont été rattrapés par la drogue. Bien « qu'il y a dans la ville », le Bateau est bien plongé dans la société. Il est devenu évident que la société de consommation a gagné, qu'elle a submergé les rêveurs, baïllonné les « protest singers », ridiculisé les tenants du « faites l'amour pas la guerre ». **Les premiers passagers du bateau avaient fait leur temps...**

Des 1987, le Bateau s'est plus largement ouvert, notamment en proposant des petits-déjeuners aux personnes démunies. Cet accueil était devenu possible car le bâtiment avait été presque entièrement restauré. Cette nouvelle fonction correspondait bien à l'évolution des personnes marginalisées par la société. Après les révoltes de la première période, le Bateau a reçu des passagers plus passifs, plus résignés, acceptant plus ou moins bien leur sort, en espérant l'améliorer non pas en luttant contre la société mais en s'y adaptant, en utilisant les ressorts. On commençait à parler de génération « no futur ». Ces passagers ne venaient plus sur le Bateau pour changer la vie mais pour y trouver un refuge, un endroit où ils puissent se reposer un instant de leur errance, reprendre des forces, se restaurer dans les deux sens du terme. La convivialité, l'accueil, l'échange sont devenus de nouvelles valeurs essentielles. **En ces temps pragmatiques, la réalité d'un café chaud remplace sans doute avantageusement les espoirs ténus de lendemains qui chantent.**

Depuis quelques années, le Bateau reçoit un nombre croissant de personnes sans droits de séjour dans notre pays. Démunis parmi les démunis, sans aucune ressource car n'ayant accès à aucune possibilité d'aide sociale, la fréquentation du bateau, comme celles d'autres lieux d'accueil, est souvent pour eux une simple question de survie. Un petit-déjeuner au chaud après une nuit passée dehors est un réconfort, les petits boulots proposés à bord sont une aubaine. Eux aussi ont besoin de reprendre des forces pour envisager un avenir pour le moins incertain.

J'avoue avoir toujours gardé la nostalgie des passagers de la première époque du Bateau avec lesquels j'ai vrai-

ment le sentiment d'avoir partagé une aventure, celle du sauvetage physique du bateau. Peut-être est-ce parce que j'étais encore un jeune travailleur social, sans doute parce que, dans ce partage, je réalisais une sorte d'idéal de ce qu'est pour moi le travail social. Toutefois, je sais que le Bateau a toujours répondu au plus juste aux besoins de ceux qui sont montés à son bord au long de toutes ces années. Combien de visages puis-je évoquer avec tendresse, avec compassion ou avec une irritation amusée parmi les milliers de passagers qui se sont succédés sur nos ponts au fil de l'eau et du temps? **J'espère que de leur côté, là où ils sont aujourd'hui, ils ont une pensée pour ce Bateau qui les a accueillis, réchauffés, dans un des plus beaux sites de notre ville. Notre « Genève » le mérite bien.**

J'ajouterais que je me réjouis que le Bateau soit également ouvert à un tout autre public, que ce soit lors de nos manifestations culturelles ou par sa location pour des fêtes privées. C'est un endroit merveilleux pour faire la fête et nous n'arrêtons pas d'entendre des commentaires enthousiastes des personnes qui y viennent pour passer une soirée. C'est une autre manière de partager et de démystifier ce lieu trop souvent qualifié autrefois de « bateau des drogués ». C'est une façon de convier Genève sur le « Genève ». Merci à mes collègues Philippe Bossy et Damien Constantin d'avoir développé ces activités qui donnent une image différenciée de notre Bateau (même si les musiques proposées n'ont que très rarement été de mon goût archaïque).

Le Journal de Bord

Une autre de mes fiertés liée au Bateau est le Journal de Bord que vous tenez entre les mains. J'y ai été associé par Jean-Gabriel Favre dès l'origine en avril 1982, puis j'en suis devenu le rédacteur responsable dès le n° 9 d'avril 1988. J'ai ainsi contribué à 46 des 48 numéros parus à ce jour. Autant dire que le Journal de Bord c'est plutôt mon affaire!

En tout premier lieu, je voudrais vous remercier de tout cœur, vous, les lecteurs de notre journal pour votre fidélité. C'est peut-être présomptueux de ma part, mais j'ai vraiment l'impression d'avoir établi un véritable partage avec vous au fil des années et des pages de notre journal. Par vos petits mots vous m'avez encouragé, donné le sentiment d'être compris, d'être sur la même longueur d'onde que vous. Ai-je raison de penser que vous avez gardé quelque part en vous une part des rêves que le Bateau peut engendrer? Je vous en prie, continuez à soutenir notre « Genève », il a vraiment besoin de vous.

Dans le Journal de Bord, nous avons toujours essayé de privilégier la réflexion plutôt que la simple information sur ce qui se passe au Bateau. C'est pourquoi nous proposons des thèmes et faisons appel pour les illustrer tant à des spécialistes qu'aux personnes directement concernées: nos passagers. Nous nous efforçons également d'être transparents et de ne pas cacher à nos lecteurs les difficultés et les problèmes que nous rencontrons. Enfin, nous avons toujours voulu éviter toute forme de misérabilisme dans l'évocation de notre activité par respect de nos passagers. Il me semble que ces lignes directrices ont été appréciées et reconnues par vous, nos lecteurs.

Il m'a semblé nécessaire, dans l'évocation de mon histoire sur le Bateau, de



PORTRAIT: ROGER

rappeler des textes parus dans notre *Journal de Bord*. Le choix était vaste, tant les textes de qualité ont abondé au fil des parutions. Des textes qui contenaient des perles telles que «**C'est fou donc c'est vrai**» (J.-G. Favre JB n° 0), «**Je ne veux pas te changer, je voudrais que nous nous transformions ensemble**» (G. Favez - JB n° 4), «**Il faut entrer en sécession. Faire l'éloge de la marginalité, comme d'une qualité fondamentale, source de vie...**» (J. Foëx, JB n° 8), «**Je sais que les révolutions, déclenchées par des utopistes, sont finalement récupérées par des salauds.**» (Daniele, JB n° 29), «**La richesse doit regarder derrière et pas uniquement devant**» (M. JB n° 47), etc., etc. Finalement, mon choix s'est porté sur deux textes écrits par des passagers, qui illustrent parfaitement les deux époques principales du Bateau et dont nous publions ci-dessous de larges extraits. Le premier, écrit par *Roger Dalphin*, a été publié dans le Journal de Bord n° 11 d'avril 1989 et illustre l'état d'esprit qui animait l'équipe de passagers qui a restauré le Bateau. Le second, écrit par *Adelar Bikoko*, paru dans le Journal de Bord n° 9 d'avril 1988, parle de l'impression de la personne accueillie sur le Bateau lors d'un petit-déjeuner. Tous deux expriment mieux que je ne saurais le faire, les sentiments que l'on peut ressentir au contact du Bateau.

Celles et ceux qui ont compté

Je ne pourrais pas, bien entendu, évoquer toutes les personnes qui ont compté pour moi ou qui m'ont marqué durant ces presque trente ans passés au Bateau. Je voudrais toutefois rappeler ici toute mon amitié et mon estime au principales d'entre elles, les plus proches, les plus chères.

En premier lieu, le pasteur Jean-Gabriel Favre, l'initiateur et créateur du Bateau. Jean-Gabriel a certainement été l'homme que je connaisse qui comprenait le mieux les marginaux de la première époque; il m'a profondément marqué. J'y associe un autre pasteur, *Alain Barde* (dont nous avons rappelé la mémoire dans le JB de mai 1996), qui fut l'inspirateur spirituel de tant d'action sociale, dont celle du Bateau.

Jacques Foëx fut un merveilleux président. Je me rappellerai toujours notre complicité lors de la préparation des portes ouvertes d'octobre 1988, destinées à relancer le Bateau après une période de turbulence, ainsi que son formidable aplomb face aux maires des villes européennes, conviés sur le bateau par celui de Genève, qu'il avait accueillis en leur lançant un «*Vous avez fait le bon choix!*» péremptoire et superbement provocateur.

J'ai eu la chance de travailler avec des collègues magnifiques, compétents, chaleureux, qui ont non seulement supporté, mais souvent accepté, l'opinion du «*dinosaure*» que je suis devenu au fil des ans, me laissant penser que je restais encore «*dans le coup*» (sauf dans certains domaines musicaux ou informatiques). Un grand salut à *Suzie Chamot*, la «*mère*» du Bateau et à *Alexandre Blatter*, le feu-follet; à *Philippe Bossy*, génial organisateur, à *Paola Grisoni*, le charme incarné, à *Micheline Dussetier*, la solide, à *Luis Sartorio*, un Argentin en or, à *Diminga Senghor*, une remplaçante de luxe. Enfin, un au revoir affectueux et reconnaissant à mes ultimes collègues: *Damien Constantin*, *Caroline Lacombe*, *Linda Zehetbauer* et *Christian Murith*. **Je leur confie «mon» Bateau. Je sais qu'ils en prendront soin.**

Je veux encore dire au revoir en bloc aux membres de notre comité, en leur disant merci et courage, à *Anne-Marie Parrini*, notre indispensable conseil fiduciaire, à *Christine El Kohler* et *Patrick Tondeux*, nos talentueux graphistes, ainsi qu'à tous les partenaires sociaux ou autres avec lesquels j'ai pu collaborer.

Enfin, je prends congé des passagers du Bateau. Je voudrais leur souhaiter à tous le meilleur mais aussi leur demander de respecter notre vieux Bateau qui leur fait l'amitié de les accueillir à son bord. À eux aussi, je demande d'en prendre soin, pour le plus grand bien de tous.

Parmi tous ceux que j'ai connus sur le Bateau, je voudrais toutefois évoquer plus particulièrement celui qui m'a sans doute le plus touché. Il s'agit de *Roger*, auteur d'un des articles reproduit dans ce journal et objet du «*portrait de passager*» également publié dans ces pages. Il y a plus de 15 ans qu'il a disparu et sa mémoire est toujours vivace en moi. La rappeler ici est assurément la meilleure façon de marquer ce que représente le Bateau pour moi.

Au revoir à tous et merci pour tout. Si vous passez par Bougy-Villars, arrêtez-vous à la dernière maison du village en direction d'Aubonne: il y a toujours une bouteille de Féchy au frais pour les amis...

Jean-Pierre Baillif

On l'appelait «*le grand*». Parce qu'il l'était effectivement, mais sans doute aussi parce que l'on pressentait que c'était un grand bonhomme.

Et pourtant, pour les autres, pour ceux qui n'étaient pas «*du Bateau*», c'était un marginal, un toxico, autant dire un pas grand-chose.

Et pourtant...

S'il y a quelqu'un qui a été important pour le Bateau – à part, bien sûr, Jean-Gabriel Favre, l'initiateur du projet – c'est bien Roger.

Il faisait partie de cette équipe des premiers passagers du Bateau qui, en vivant à son bord, se sont attelés à le restaurer, à le reconstruire, à le sauver: Jean-Pierre dit Pégui, Walter, Yvan, René, Patrick, Corine, John, combien d'autres... Tous estimaient que Roger était le meilleur d'entre eux, le plus doué, le plus compétent, le plus complexe aussi.

Il était de ceux dont on dit qu'ils ont de l'or dans les mains, de ceux qui «*savent le travail*», même celui qu'il n'ont jamais pratiqué. Sa marque est partout sur le Bateau mais surtout sur ces ponts supérieurs qu'avec son copain René il a entièrement reconstruit en s'inventant constructeur de bateau et en inventant les méthodes de travail indispensables à la réalisation de cette tâche de titan. C'était en 1983 et 84 puis en 1988 et 89. Cet ouvrage de longue haleine a été le dernier des travaux fondamentaux de restauration du «*Genève*». Étanche par-dessous et par-dessus, notre bâtiment était prêt à affronter sereinement les prochaines années, voire les prochaines décennies pour autant qu'il continue à être entretenu. Les passagers qui montent à son bord aujourd'hui ne savent pas que c'est beaucoup à Roger qu'ils le doivent.



**Journal de Bord n° 9
Avril 1988**
Extraits de l'article d'Adelar Bikoko

Adelar Bikoko a fait un court passage sur le Bateau mais il a parfaitement saisi le sens que nous souhaitons donner à l'accueil sur notre Bateau. Je voudrais tant que tous ceux qui montent à notre bord soient animés par de mêmes sentiments. Ce n'est hélas pas possible tant certains de nos passagers sont trop abîmés par la vie pour avoir le cœur aussi ouvert que notre hôte de passage d'avril 1988. Dans son langage fleuri, il nous a laissé un magnifique message. (Un lecteur pourrait-il nous dire quel est l'auteur de la superbe phrase que cite Adelar et que nous avons soulignée en gras?). Bon vent M. Bikoko; bienvenue à tous nos nouveaux passagers.
J.P.B.

Il s'était engagé dans l'aventure du Bateau car, à l'instar de beaucoup de ceux qu'on appelait «*les marginaux*», il rêvait d'autre chose que de ce que pouvait lui offrir la société dans laquelle il vivait. Un monde moins matérialiste, plus fraternel, plus harmonieux, où l'on puisse prendre le temps de vivre, de créer, d'aimer. La drogue faisait partie de cette recherche d'autre chose mais servait aussi à oublier, à cacher quelques instants le mal de vivre, car Roger, pourtant si riche de dons multiples, ne s'aimait pas. Il en était conscient et c'est peut-être pour cela qu'il recherchait dans le cours de son existence une harmonie qu'il ne pouvait ressentir à l'intérieur de lui-même. Il ne l'a jamais trouvée, ou alors fugacement. Il s'en est allé rejoindre, peut-être, ses rêves inaccessibles à la suite d'une overdose dont on n'a jamais su si elle était volontaire ou non. Il a quitté un monde qu'il n'aimait pas, sans comprendre (ou accepter) que dans ce monde on l'aimait parce qu'il avait beaucoup à donner.

Roger a certainement été un de ceux qui ont le plus aimé le Bateau. Il est en tout cas un de ceux auquel il a le plus donné de son temps, de son savoir-faire, de sa tendresse aussi. Nous en voulons pour preuve l'extrait de l'article qu'il avait écrit en avril 1989 dans notre journal et que nous republions dans ce numéro. Près de vingt ans après sa disparition, Roger est toujours présent comme symbole d'une époque et dans la réalité du travail qu'il a accompli sur notre Bateau. Un grand bonhomme!

Jean-Pierre Baillif

**Journal de Bord n° 11
Avril 1989**
Extraits de l'article de Roger Dalphin.

Dans cet article, Roger exprime tout ce que je pense et ressens de ce que devrait être le Bateau, (la révolte contre le travail en moins car, moi, j'ai eu la chance d'aimer mon métier puisque j'ai pu le pratiquer dans le plus beau cadre qui soit: le Bateau, justement). Tout y est: la poésie de l'environnement, le sens du travail, la tendresse pour le Bateau, la provocation qu'il représente, la part de rêves dans le présent et pour le futur, l'envie de partager... Je suis totalement en accord avec toi, Roger.
J.P.B.

LE MATIN juste avant que le flot incessant des voitures ne déverse le poids de ses décibels, je marchais sur le pont du Bateau «*Genève*» devenu mon labeur quotidien... sirotant une tasse de café noir.

Les mouettes venaient juste de reprendre leur vol ininterrompu de survie.

Les canards dialoguaient déjà sur les multiples occupations de la journée.

Une truite sauta hors de l'eau, histoire de prendre la température de l'air.

Une foulque déchargeait déjà son agressivité, chassant les importuns de la proximité de son nid.

Une grosse boule rouge dans un ciel serein embrasait le coteau de Coligny.

Les arbres du Jardin Anglais ne frissonnaient pas ce jour-là, la journée promettait d'être chaude.

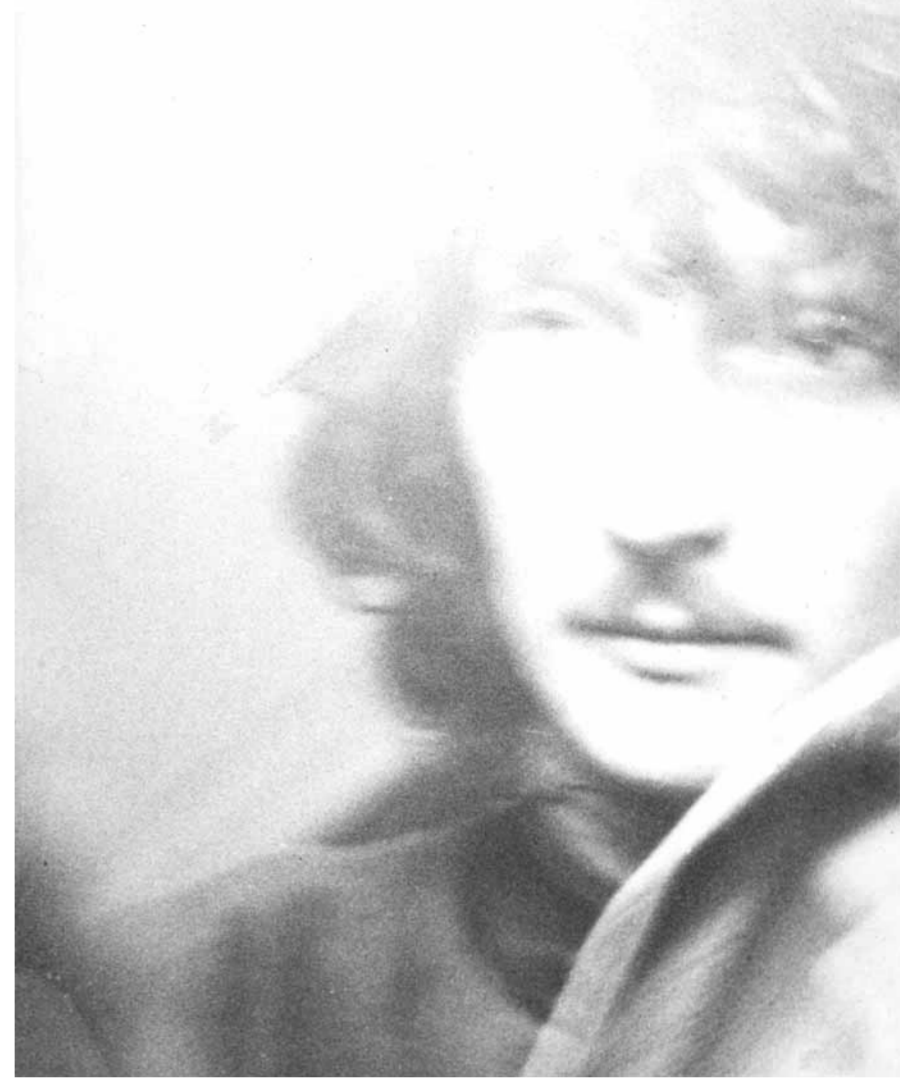
Le lac, étrangement calme, était encore enveloppé d'une couverture de brume masquant l'horizon, permettant à l'imagination de voguer un peu plus loin que d'habitude.

Le grand jet d'eau, au milieu de la rade, n'avait pas encore repris sa symbolique éjaculation d'abondance d'une ville qui avait les yeux plus gros que le ventre.

... J'étais bien. Et je ne pus m'empêcher de penser aux copains là-bas que j'avais quitté provisoirement, crevant sur ces chantiers merdiques, dans ces usines cloisonnées et ces magasins stériles.

... René vient de l'usine et moi des chantiers. On sait ce que c'est que là-bas. Mais pour l'instant on est sur le Bateau «*Genève*» et on respire un peu. On élimine vos toxines de notre corps. On fait le break société pour une année. Une cure de jouvence. On travaille mais sans contrainte si ce n'est naturelle.

Et on est là pour que cette coque traverse les âges, témoin de la qualité du travail de nos ancêtres, et on est là pour que cette tache noire et blanche dans cette rade bleue vous tire l'œil même dans vos nuits les plus somniférées. Tache noire



et blanche qui sera toujours là à gueuler les inégalités que vous avez créées au prix de sacrifices humains, sur lesquelles je dégueule aujourd'hui. Tous ces ouvriers que vous faites suer journellement sous peine de licenciement. Toute cette spéculation sur vos dortoirs infâmes. Toutes ces interdictions qui vous serrent, écrasant la plupart, aveugles encore une fois, endormis plutôt par vos stratagèmes du culte du salaire prometteur. Ce salaire donné au compte-gouttes et récupéré plus tard par des subterfuges de taxes ignobles.

Tous ceux qui ont fait de cette ville que j'aimais enfant, une ville de richesses, délaissant la moitié de la population qui l'a construite.

Je travaille sur le «*Genève*» pour prouver que l'on peut travailler autrement sans, pour autant, oublier le but fixé au départ. Je travaille pour moi, pour me renforcer et je travaille surtout pour ce Bateau que j'aime et pour tout l'oxygène qu'il me procure, pour mieux affronter vos salades d'ennuis et d'hypocrisies. Ce vieux Bateau qui a déjà versé tant de larmes et de rouille à vous regarder vivre, vivra le plus longtemps possible pour toujours gueuler plus fort qu'il y a d'autres façons de vivre que dans les superproductions de ce monde perdu. J'espère qu'il y aura toujours place pour le rêve et l'imagination dans ses entrailles.

J'espère que, de plus en plus, d'autres viendront y prendre leur pied, artistes, ouvriers, paumés, jeunes, vieux, bour-



geois peut-être, tous ceux qui en chient quelque part, venez un jour si vous avez 5 minutes poser votre cul sur les vieux ponts, regardez la remue-ménage qui étrangle votre ville et peut-être apprécierez-vous le calme qui règne sur ce rafirot immortel, travaillé avec amour pour traverser les époques et les assauts de nos temps modernes et **peut-être comprendrez-vous la nécessité de cet îlot flottant dans cette ville grossissante de richesses et d'inégalités.**

Et je travaille aussi pour que ce lieu devienne un point de rencontre pour pallier toutes les solitudes et les détresses qui régissent de plus en plus ce monde décadent, pour que renaissent des histoires de vie toutes simples d'amour et d'amitié pour lesquelles notre cœur saigne un peu plus chaque jour de n'en plus trouver aux détours des chemins tracés par la grande machination d'une planète vouée à la grande destruction prochaine d'un monde faussé par toutes les valeurs perdues.

Tout ne vient pas à point et j'en oublie, mais je ne vous quitterai pas aujourd'hui sans vous transmettre une des phrases qui, parmi tant d'autres naissent sur ce Bateau. Et c'est, comme disait René: «*Quand on n'arrive plus à respirer, on n'arrive déjà plus à le dire.*»

C'est tout et c'est trop!... /..

Le grand (Roger Dalphin)



PHOTOS: MICHEL PROSSARD

quelque part une âme navigante). Mais si ces voiles ou ce gouvernail que nous forçons se brisaient pas notre bêtise ou par notre méconnaissance d'une bonne action, vous et moi qui sommes dans le besoin d'être entourés par cette atmosphère chaleureuse du Bateau, nous serions, à coup sûr, ballottés et emportés à la dérive. Ayons tous à l'esprit que, qui que nous soyons, de quelque horizon le vent nous amène, nous sommes tous des frères. La race, la couleur n'a aucune importance, seuls le cœur et les sentiments, je pense, sont les moteurs de notre marche.

«**Il dépend de celui qui passe que je sois tombe ou trésor; ami, n'entre pas ici sans désir...**» Franchir la passerelle est un aimable désir, un agréable désir, un plaisir et non pas une cause d'inimitié. L'ambiance d'ailleurs nous pousse à freiner nos élans belliqueux qui, au fond de

nous sommeillent. Qu'ils sommeillent à jamais. Dans ce lieu règnent la concorde, la gentillesse, le rire et le sourire, les gags et l'humour. Des mariages me dit-on s'y sont succédés, de joyeux anniversaires s'y sont déroulés, j'en fus témoin. Le bonheur dans la vie n'existe pas. Au Bateau, nous goûtons un brin de bonheur, n'exigeons pas plus qu'on ne peut nous apporter.

Une autre aventure m'attend. Comme Ulysse j'irai loin. Je souhaite que l'esprit du bateau, celui que j'ai rencontré en arrivant devienne de jour en jour meilleur. Avec moi, j'emporte un beau souvenir des uns et des autres... /.. Aux uns je serre chaleureusement la main, aux nymphes, mes gros bisous.

... je ne vous ai pas trahi en partant. Une nouvelle vague m'attire... /..

Adelar Bikoko